

Léa Drucker et Catherine Hiegel en mode tragédie grecque

Anthony Palou

Jamais montée depuis 1963, « La Séparation », unique pièce de Claude Simon, Prix Nobel de littérature 1985, est reprise aux Bouffes-Parisiens.

Claude Simon n'a écrit qu'une seule pièce, qui ne fut jouée qu'à deux reprises. La première fois, c'était en 1963, au Théâtre Lutèce; la seconde, nous y étions. Cette pièce du romancier Prix Nobel de littérature 1985 a pour titre *La Séparation*. Un bon titre pour un texte qui nous rapproche de l'auteur, mais, tout de même, un conseil : lisez-le avant de pénétrer dans les Bouffes-Parisiens, cela augmentera le plaisir de réécouter la phrase de Claude Simon.

Ainsi, vous serez tout de suite dans le bain, dans cette ambiance où l'odeur de la mort – cette mort souvent tournée en dérision – envahit le plateau. Le plateau ? Deux cabinets de toilette symétriques séparés par une mince cloison.

À gauche, un couple d'une trentaine d'années; à droite, un couple de vieux, les parents de Georges, le garçon du cabinet d'à côté. Hors scène, le personnage principal, qu'on ne verra jamais : une vieille femme agonisante dans une chambre sise à l'étage. On aura de ses mauvaises nouvelles par une garde-malade bossue (incarnée par l'inquiétante Catherine Ferran), une sorte de bonne sœur à cornette au visage cadavérique, à l'âme moite et alarmante.

Le début de la pièce est un peu âpre. Le couple formé par Georges (interprété par un étonnant Pierre-François Garel) et Louise (Léa Drucker aussi fascinante dans ses monologues que dans ses silences qui en disent encore plus long) semble danser sur des terres brû-

lées. On sent l'échec de leur mariage dans le fait qu'ils ne se regardent jamais vraiment en face. Elle s'observe dans le miroir; il scrute le plafond ou le paysage, de la fenêtre. Dans son miroir qui fait face à celui de Sabine, sa belle-mère – simultanéité de l'espace –, Louise se regarde et se reflète dans le visage de la vieille, cette belle-mère bourgeoise qui, elle aussi, a raté sa vie de couple.

Un conseil : lisez le texte avant de pénétrer dans les Bouffes-Parisiens, cela augmentera le plaisir de réécouter la phrase de Claude Simon

Cette dernière est jouée par une Catherine Hiegel (vêtue d'une « tapageuse » robe rouge à motifs, cheveux teints en rouge orangé) au sommet de son art dramatique et comique. Sabine est alcoolique. Elle boit, car toute sa vie elle a été trompée par son époux, professeur débonnaire de philologie devenu obèse (efficace Alain Libolt).

Ici, toutes et tous sont détruits. Il y a une atmosphère irrespirable, une odeur pesante de moisi, transcendée par le phrasé techniquement parfait de Claude Simon. On se croirait parfois dans un roman de Faulkner, et *La Séparation* aurait pu s'appeler *Tandis que j'agonise* ou plutôt *Tandis qu'ils agonisent*, puisque chaque personnage creuse sa propre tombe. Louise s'ap-

prête à quitter son paysan de mari rescapé de la guerre. Il sait, lui, ce qu'est la mort. Il se souvient d'un cheval crevant sous ses yeux. La mort, c'est aussi l'odeur de ces poires qui pourrissent dans le verger. La mort, c'est aussi cette photo jaunie que décrit avec soin Louise; une photo où la famille, déjà, faisait semblant d'être heureuse. *La Séparation* demande de l'attention. Les grandes œuvres se méritent, elles se cachent « sous les mots ». Lorsqu'elles sont portées par deux comédiennes telles que Léa Drucker et Catherine Hiegel et montées par un metteur en scène du calibre d'Alain Françon, on reste sur le flanc. ■

La Séparation, au Théâtre des Bouffes Parisiens (Paris 2^e), jusqu'au 30 novembre.